

CHRONIQUE

Soutenance de thèse de Georges Pichard :

« Espaces et nature en Provence. L'environnement rural 1540-1789 »

Université d'Aix-Marseille I (4 novembre 1999)

Jury : G. Bertrand, professeur de géographie à l'université de Toulouse II le Mirail; G. Comet, professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université d'Aix-Marseille I (rapporteur); J.-M. Moriceau, professeur d'histoire moderne à l'université de Caen; F. Pomponi, professeur d'histoire moderne à l'université de Nice (président); M. Provansal, professeur de géographie à l'université d'Aix-Marseille I.

Avant de donner la parole à G. Pichard, le président Pomponi replace la thèse dans le renouveau récent de l'histoire rurale française qu'elle illustre après une période d'éclipse : l'approche pluridisciplinaire développée ici renforce les liens trop souvent distendus entre la géographie et l'histoire, liens dont témoigne la composition du jury.

Comme en écho, G. Pichard rappelle qu'il souhaitait conjuguer histoire naturelle et histoire humaine et ne pas inscrire sa démarche dans les champs historiques d'une revue célèbre (*Annales E.S.C.*) : dans cette perspective, le concours des géographes lui était indispensable. Son terrain d'élection est la Provence des XVI^e-XVIII^e siècles dont il retrace l'écohistoire grâce à des types de sources variés : dîmes, affouagements, livres de raisons qui se comptent par centaines dans la région, archives de la maîtrise des Eaux et Forêts, inventaires forestiers. Il utilise aussi une source jusque là laissée en jachère : les cartes du Génie militaire du XVIII^e siècle, cartes éblouissantes, à grande échelle (1/14.000, c'est-à-dire presque l'échelle cadastrale), véritable prototype de la carte moderne, à la différence de la carte de Cassini qui constitue le cou-

ronnement de la carte d'Ancien Régime. Cette cartographie autorise une approche de l'histoire des paysages parce qu'elle représente le terrain en projection verticale. Ainsi, G. Pichard scande-t-il les grandes articulations de l'écohistoire de la Provence moderne en mettant en exergue les bifurcations si chères à B. Lepetit, l'une due à la liquidation des dettes de communauté, l'autre très liée aux oscillations climatiques avec le lessivage des sols et la crise de la végétation. Il termine en remettant en cause la matrice anthropologique qui fut celle des hommes du XX^e siècle afin d'éviter l'enlisement des pratiques historiographiques.

En préambule, G. Comet met en exergue l'énormité du travail, présenté en 1700 pages dans une typographie serrée et un texte complexe, touffu, parfois difficile à lire, à la fois subtil, humoristique et tranchant, et près de 1500 titres bibliographiques : au total près de 3 à 4 kg de thèse à cent grammes près. Si la palette des sources utilisées est riche, il regrette que l'apport de la bioarchéologie ne soit pas mieux intégré. Située au carrefour de l'histoire et de la géographie, la thèse pose des questions pertinentes, mais le fil conducteur adopté, qui varie les angles d'attaque, lui fait perdre de l'intelligibilité et de la compacité. La masse documentaire énorme qu'il a rassemblée a notablement perturbé l'impétrant. De ce fait est-il resté trop proche de ses sources : G. Comet explique ainsi qu'il a énormément appris sur les crues du Rhône, sur les affouagements, les dîmes, mais quasiment rien sur l'impact du climat sur les systèmes de culture et l'économie rurale, qui formaient l'interrogation centrale de la thèse. Sur les céréales, il interroge G. Pichard sur le contenu sémantique des termes qu'il emploie et lui demande de rédiger un lexique des termes techniques et vernaculaires. Peut-on établir un lien entre l'évolution du climat et les types de variétés céréalières ? Non, répond G. Pichard, car il est délicat de caractériser une variété d'après le vocabulaire. G. Comet s'est enthousiasmé pour la courbe sinusoïdale de l'évolution des rendements : le décollage économique est bien le fruit d'une longue négociation. Quant à l'olivier, il est avec raison étudié en tant que marqueur du froid, mais il manque l'analyse de l'agrosystème dans lequel il est intégré. G. Comet aborde ensuite l'utilisation qui est faite de l'image pour déplorer le mutisme du discours sur le champ du vécu, de la perception et de la représentation mentale. Pourtant, l'imaginaire appartient au premier chef à « l'ambiante ». Pour conclure, il invite G. Pichard à clarifier son texte en le relisant au second degré et à le reprendre au sein d'une équipe : la thèse est une première livraison dont on attend des suites issues de la confrontation pluridisciplinaire.

G. Bertrand intervient ensuite pour souligner combien le sujet de la thèse est aujourd'hui d'actualité. L'histoire de l'environnement et des phénomènes naturels est un thème qui a été traité avec une certaine frilosité par les historiens français et, souvent, dans l'ombre des géographes, ce qui n'était pas la meilleure solution. Très sensible à l'originalité de la démarche et à la personnalité de l'impétrant, notamment dans sa manière très personnelle de provoquer, ce qui n'est pas pour lui déplaire, il montre que la soutenance n'est pas une soutenance classique, anodine, académique. Les connaissances accumulées, l'imposant appareil statistique, la volonté de construire une méthode et d'ouvrir un débat l'ont impressionné. Du point de vue épistémologique, il admire l'introduction, exemplaire et enthousiasmante. Cependant, cette introduction demeure à l'état de principe : l'apport du paléoenvironnement n'est pas intégré, l'interdisciplinarité non appliquée et le manque de définition des termes

mêmes du titre de la thèse empêche un verrouillage correct de la recherche; subissant la crue de sa documentation, l'impétrant ne met pas en scène son travail, ce qui aurait été utile pour le situer. G. Bertrand regrette également le manque de dimension géographique pour localiser et régionaliser les phénomènes, en particulier, pour un tel sujet, la non prise en compte d'un gradient altitudinal et l'absence majeure « du terrain ». Ainsi, la thèse présente beaucoup d'analyses, mais sans synthèse, et une synthèse sans analyse de système intégrant les techniques, les pratiques, l'environnement abiotique et biologique, etc. Au total, une thèse intéressante avec une orientation satisfaisante qui mérite une publication rapide car précieuse par la masse de données qu'elle rassemble.

Pour J.-M. Moriceau, la thèse s'apparente à une ancienne thèse de doctorat d'État par le travail accompli, spectaculaire, qui force le respect, et par les matériaux dépouillés, éparpillés dans plus de 35 dépôts d'archives. C'est une grande thèse d'histoire moderne et d'histoire rurale. Certes, l'interdisciplinarité n'est pas convoquée car c'est la thèse d'un homme seul, qui a œuvré sans le support d'un laboratoire. Elle apporte des données inédites et critiques de climatologie historique, restituée à la chèvre un rôle majeur dans la dégradation du paysage – 120.000 chèvres, c'est une civilisation caprine! –, redonne sa place à l'olivier interprété comme un témoin des chocs économiques, révèle les corrélations entre les essartages et la liquidation des dettes des communautés rurales, suit remarquablement le passage d'une économie sensible aux équilibres communautaires à une économie marchande et met un terme aux débats vains sur le point de départ du take off économique, grâce à la courbe établie des rendements, concrétisant là une intuition de J. Meuvret. Le pullulement des « rompudes » semble être plus le signe d'écobuages que d'essartages. Le poids conjugué des besoins de la marine et des appétits seigneuriaux qui privilégient le court terme au long terme ont des effets spectaculaires sur l'espace forestier. Ces déboisements ont-ils suscité des mouvements sociaux de la part de communautés ou d'individus spoliés? En regard du Languedoc voisin, la mise en place de quotas de fourrages, de protections des cultures arbustives comme l'olivier contre la compasçuité semble tardive. J.-M. Moriceau regrette que la bibliographie, classée en 14 sections, se chevauche, et que le plan morcelle les questions fondamentales de la thèse. Il conclut en souhaitant que la thèse, restructurée pour la rendre plus lisible, sorte rapidement de la confidentialité universitaire.

M. Provansal prend la parole pour indiquer l'apport majeur de ce travail aux environnementalistes; l'approche naturaliste, non réalisée, est à mener en équipe. L'arc de temps étudié couvre l'ensemble du « Petit âge glaciaire » dans une région caractérisée pédologiquement par sa sensibilité aux agressions externes. Appréhender la part respective des facteurs climatiques et anthropiques dans l'évolution du paysage est un problème épineux et débattu. G. Pichard écrit que les activités humaines ont un effet additionnel au climat. Mais il faut nuancer le propos en fonction des échelles spatiales : certains épisodes n'ont qu'une résonance locale, non régionale. L'établissement des séries annuelles sur les crues rhodaniennes est un travail fondamental de description, de caractérisation et de périodisation qui démontre une fonction systémique. M. Provansal s'interroge sur la pertinence du choix de ce fleuve comme signal climatique dans la mesure où il est relativement autonome du climat provençal étant le réceptacle d'influences méditerranéennes, mais aussi et surtout

cévenoles, alpines, océaniques. Dans le même ordre d'idée, il convient d'être prudent sur l'interprétation de phénomènes dissociés dans le temps qui peuvent provenir d'événements climatiques différents : on sait aujourd'hui que certaines crues proviennent ponctuellement du jeu de petits bassins-versants, même à Arles. Il convient aussi de mener une réflexion sur les mécanismes déclencheurs des crues en comparant leurs échelles spatiales, leurs saisonnalités, de manière à mieux cerner la signification exacte d'un épisode en termes climatiques. Enfin M. Provansal aurait souhaité que le discours et les conclusions mettent mieux en relief les disparités régionales, les décalages et les différenciations observés pour cerner les accidents ponctuels du fond climatique. Elle termine en louant la nouveauté du regard sur certaines matières : la crise, appréhendée comme de longues oscillations combinant plusieurs facteurs, et la réversibilité de certains phénomènes.

F. Pomponi déclare que la thèse est la bienvenue car elle est le signe de la montée en force de l'histoire rurale. Elle a le mérite de s'attaquer à un thème et un secteur balayés à la jonction du Moyen Âge et de la période moderne. Malgré cela, elle ouvre encore des perspectives, notamment par les sources mises en œuvre, et il faut rendre hommage à l'impétrant d'avoir persévéré là où tout le monde s'est arrêté. Cependant, la découverte de ces magnifiques plans et cartes n'enclenche pas leur exploitation, ce qui est fort dommage. Entre deux eaux méthodologiques, ce travail est une invitation à poursuivre des études micro-régionales : il fait sentir le cadre provençal sans l'explicitier. Il met également en garde contre les interprétations routinières : la distinction berger-paysan n'est pas forcément opérationnelle, le troupeau de caprins n'est pas l'apanage du pauvre, mais est un troupeau de type capitaliste, les gels ne détruisent pas les oliveraies à 100 % en raison des rejets de souche. La thèse a le mérite de sortir de l'histoire vue d'en haut : les gens développent leur propre stratégie, particulièrement vis-à-vis des arbres. Un bon chapitre sur les bois en Provence décrit fort bien la naissance des marchands de bois qui sont de véritables bourgeois ruraux plus que des bourgeois rentiers. Enfin la thèse apporte des certitudes quant à la scansion des retournements de conjonctures, en décrivant notamment très finement la crise intermédiaire des XVII^e-XVIII^e siècles. Contribution de qualité, la thèse cependant se doit de réinvestir certaines approches délaissées et d'ouvrir sur d'autres travaux plus affinés au sein de programmes d'équipe.

Après mûre délibération, le jury proclame G. Pichard docteur avec la mention très honorable et les félicitations.

Aline DURAND